

extraits



archyves.net

yves pagès

le théoriste

roman

verticales

À mon insu

*C'era una casa
molto carina
senza soffitto, senza cucina.
Non si poteva entrarci dentro
perché non c'era il pavimento
non si poteva andare a letto
in quella casa non c'era il tetto
non si poteva fare pipì
perché non c'era il vasino lì.
Ma era bella
bella davvero
in via dei pazzi, numero zero.*

comptine italienne

« Il était une fois ma maison / la plus belle des environs / sans cuisine ni plafond /
Nul ne pouvait entrer dedans / le plancher avait foutu le camp / impossible d'y
faire dodo / faute de toit tout en haut / et pas question de faire pipi / jamais eu de
toilettes ici / Mais qu'elle était belle ma maison / le plus mignon des pavillons /
rue des dingos / numéro zéro. » (T. de l'A.)

2.

De J 19 à J 24, on constitue neuf groupes de onze individus et chaque groupe occupe une cage distincte (56 × 56 × 12). Pendant cette deuxième période, on familiarise les sujets avec le dispositif utilisé ultérieurement : chacun d'eux l'explore librement pendant cinq minutes par jour.

De J 25 à J 27, six groupes sont soumis à une privation de nourriture, trois autres devant servir de groupes-témoin pour l'exploitation statistique par analyse de variance.

Lors de la phase expérimentale, les sujets sont répartis dans les trois situations suivantes :

- Trente-trois sujets sont placés en

situation de proximité dans des cages individuelles (23 × 14 × 12) disposées en trois carrés (avec permutation quotidienne des positions).

– Un second lot de trente-trois sujets sont placés en situation d'isolement total (à l'aide de housses opaques).

– Les trente-trois sujets restants sont placés en situation de groupe dans une même cage.

De J 28 à J 29, chaque individu effectue trois parcours d'apprentissage entre la boîte de départ et la boîte d'arrivée pourvue d'une récompense alimentaire.

De J 30 à J 35, les performances consécutives des quatre-vingt-dix-neuf sujets (soit le temps écoulé entre leur introduction et leur prise de récompense à l'autre extrémité du dispositif) sont chronométrées mécaniquement.

Ma première expérience en la matière : lancer le chrono sitôt la bestiole lâchée dans le labyrinthe. Pour quitter sa chambre noire, elle était obligée d'emprunter un couloir éclairé à son extrémité par les lueurs intermittentes d'une ampoule pendant à un fil dénudé. Même le faux contact semblait fait exprès : un flash écarlate toutes les trois secondes. Juste le

temps de deviner les coudes successifs du corridor. Après avoir viré à gauche, puis deux fois à droite, elle longeait une baie vitrée sans rien distinguer du dehors, plongé dans une pénombre rougeoyante. Désormais, impossible de battre en retraite, une porte coulissante se refermait automatiquement sur son passage alors qu'elle débouchait sur un grand espace vide. Là, il lui restait, au choix, deux issues diamétralement opposées. Soit vers un tunnel pourvu d'un tapis roulant qui alternait marche avant et arrière de façon capricieuse. Soit vers un sas intermédiaire dont la surface était occupée par une piscine gonflable aux trois quarts emplie d'une eau laiteuse. D'instinct, les deux chemins devaient lui paraître également périlleux. Mais il lui fallait franchir l'un ou l'autre pour espérer atteindre une ultime pièce qu'elle devinait par transparence, cette cuisine rudimentaire où un copieux repas l'attendait : fruits secs, céréales diverses, miettes de pains, copeaux de bois ainsi qu'un biberon d'eau sucrée. En général, elle se redressait à proximité du tapis roulant et finissait par s'y engager. Outre l'incommodité due aux abrupts changements de direction, la vitesse de défilement avait été calculée pour résister à sa force motrice. Elle échouait donc à plusieurs reprises, avant d'aviser le petit levier latéral qui permettait de fixer un sens de rotation. Une fois assurée que le sol ne se déroberait plus à reculons sous

ses pattes, il n'y avait plus qu'à rejoindre le garde-manger. De fait, elle se risquait plus rarement sur l'autre voie. Flairant avec insistance les abords du grand bain, elle renâclait au plongeon dans la mare demi-écrémée et s'en retournait la plupart du temps vers le couloir au sol mouvant, préférant relever le défi gymnique que l'épreuve de natation. Au milieu du bassin pneumatique se trouvait pourtant un promontoire à peine immergé qui permettait de s'en tirer presque à sec, mais encore fallait-il s'être jeté à l'eau pour s'en apercevoir.

Comme l'expérience le démontrait, face à deux écueils placés sur sa route, elle évaluait les deux aspects du problème posé, se souvenait de ses tentatives antérieures, raisonnait en fonction de cette mémoire accumulée et tranchait pour la solution la plus réflexive : se creuser la nénette plutôt que de passer en force et risquer le petit désagrément d'avoir fait trempette. Après tout, pas si bête que ça la bestiole.

Sauf accident, bien sûr, comme l'après-midi du 23 décembre 1975, quand la quatre-vingt-huitième du lot jugea bon, lors de son dernier parcours, de s'attaquer à coup de dents au boudin gonflable de la mini-piscine jusqu'à ce qu'obturation s'en suive, rebroussant chemin face à l'inondation de la grande pièce, se précipitant vers la seconde issue, abaissant sans hésitation le levier adéquat, s'engageant aussitôt

sur le tapis mobile, justement reparti dans le bon sens, mais dont le système électrique, quoique de faible voltage, électrocuta la vandale détrempée sans même la laisser profiter d'un dernier petit-déjeuner.

J'avais onze ans et mon père poursuivait un programme d'études sur « des souris domestiques de la souche *C 57 Black*, les plus sensibles physiologiquement à la présence de congénères », comme il est précisé dans l'article que je viens de parcourir, un quart de siècle plus tard. À l'époque, j'ignorais tout de ces savantes manipulations et je ne m'en portais pas plus mal. C'était moins de l'indifférence qu'un réflexe d'autodéfense qui me retenait de poser la moindre question, sous peine d'être soumis à un cours magistral qui pouvait consumer à huis clos un après-midi entier. À table, les tenants et les aboutissants de la science occupaient déjà la plupart des conversations – disons 75 % d'après mes calculs – et bouffaient, l'air de rien, ma petite famille de l'intérieur. Inutile d'en rajouter. À peine ferai-je montre de quelque intérêt pour ses expériences que mon père monopoliserait le crachoir jusqu'au dessert. Il était exclu que je laisse libre cours à ma curiosité. Bien au contraire, je m'efforçais de glaner des réponses dans son flux verbal sans jamais le relancer par la moindre interrogation bêtement spontanée.

Mon envie de savoir ce qu'il pouvait bien fabriquer dans son laboratoire grandissait jour après jour, mais je ne devais rien en laisser paraître. Faut-il sonder là les signes d'une pudeur qui, obnubilée par l'être cher, fait pourtant mine de s'en écarter? En l'occurrence, c'était le seul moyen pour exister à part entière : me taire en sa présence. Ne lui laisser en pâture qu'un silence mi-béat, mi-boudeur. Snober ses bavardages théoriques, tout en m'y abreuvant mutiquement.

Il m'était d'autant plus difficile de tenir ma langue que les recherches de mon père, loin de l'aridité abstraite de la physique quantique, portaient sur un tas de bestioles que les enfants se plaisent à mettre en scène dans leur rêverie plus ou moins éveillée. Qu'on lui parle d'animaux et n'importe quel gamin se sentira en terrain familier. Je devais brider ce penchant naturel pour m'empêcher d'assaillir mon père de demandes d'explications.

Mais il avait d'autres arguments en réserve pour appâter son fils, troublé par les premiers effets de la puberté. Il lui suffisait d'évoquer l'anatomie génitale du rat, de la hyène, du héron, du macaque ou du dauphin, pour me faire sortir de ma feinte léthargie et m'acculer à entrer en conversation. Déjà, je n'ignorais plus rien du cloaque par lequel la poule défèque autant qu'elle pond, ni de la cohabitation des deux pôles reproducteurs chez demoiselle puceron, ni des

mesurations exceptionnelles de l'âne en érection, ni de l'appendice masculin couronnant la ménopause de dame mérrou, ni de la verge contondante du mâle scarabée, ni d'autres rites fornicatoires alambiqués : le cannibalisme post-coïtal chez l'araignée nephila, la pédophilie consanguine chez le bourdon du désert, la coprophagie pré-nuptiale chez la salamandre à dos rouge, sans oublier les déhanchements 35 heures d'affilée du criquet en rut accroupi sur sa partenaire.

Quand les poils commencent à vous pousser en certains replis du corps, à l'âge des premières herbes folles pubiennes et des moiteurs d'aisselles, ce bestiaire-là devient vite inoubliable. Mais je devais faire comme si de rien n'était, laisser causer sans jamais l'interrompre, me mettre entre parenthèse pour mieux profiter à son insu du puits de science où il voulait me faire tomber, tête la première. Je n'allais pourtant pas tarder à céder à la tentation.

— Dis papa, d'où elles viennent, tes souris?

J'avais fait le premier pas. Et une fois sur son terrain, impossible de faire marche arrière.

Le soir même, mon père tombait malade : une crise de sciatique qui risquait de le clouer au lit pour une bonne quinzaine, c'était déjà arrivé. Du coup, ma mère devait le piquer matin et soir dans le gras de la fesse. En quelques jours, à force de fouiller dans les

poubelles de la salle de bains, j'avais déjà rassemblé six ou sept seringues usagées. Tant qu'il gardait la chambre, ma collection s'annonçait florissante. Mais d'autres tâches allaient m'absorber ailleurs. Et pour cause. Du fait de son invalidité, mon père avait dû retarder d'une semaine son chantier expérimental.

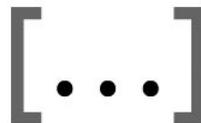
Pour lui, je m'en rends mieux compte aujourd'hui, c'était un contretemps d'autant plus dommageable que les souriceaux, livrés depuis un mois dans les caves de son Institut d'Éthologie Comparée, venaient d'atteindre leur poids adulte : « entre dix-sept et vingt-cinq grammes », d'après l'article que j'ai sous les yeux.

Noël approchant, l'équipe technique était partie en congé. Et l'on ne pouvait maintenir plus longtemps ces rongeurs en cages individuelles, avec l'entretien minutieux que cela suppose : pesée, renouvellement de la dose alimentaire et des pipettes à eau, alternance des éclairages d'ambiance, marquage identifiant des queues à la fluorescéine, changement des litières et familiarisation des sujets au dispositif ambulatoire. Ces contraintes techniques pressaient mon père de prendre une décision. Désespéré à l'idée d'annuler un plan de recherche sans doute décisif pour le reste de son échafaudage théorique, il me mit au pied du mur. J'étais son dernier recours, sinon le tâcheron idéal qui se taperait la corvée, aux petits soins des bêtes à papa.

Devant pareil ultimatum, énoncé en termes alar-

mistes, je ne pouvais qu'opiner. Il m'avait eu aux sentiments. Faute de partir en colonie aux frais du CNRS, comme l'année précédente, je passerais ma première semaine de vacances dans les sous-sols du laboratoire. À raison de deux séances journalières de maintenance et d'observation : une heure en fin de matinée, quatre d'affilée l'après-midi. Et puisque, selon ma mère, la neige se faisait attendre cette année-là, je n'avais rien à regretter – mais ce dernier point reste à vérifier. En échange de ma collaboration, mon père me prêterait sa montre, celle que je lorgnais depuis que maman avait eu un malaise dans l'escalier. J'avais vu papa prendre son pouls avec et la sortir du coma en moins d'une minute. D'ailleurs, moi aussi, je savais retenir ma respiration pendant un tour de cadran entier. Sauf que je préférais décliner les nombres à l'envers : cinquante-neuf, cinquante-huit, cinquante-sept, cinquante-six...

À zéro, je sortais la tête du lavabo et j'étais propre. Mais là, comme c'était gravé *waterproof*, je pourrais aussi me chronométrer sous l'eau. En plus des deux aiguilles, il y avait même une trotteuse spéciale, plus mince et rouge, qui lançait le compte à rebours. Sûr et certain, c'était promis, la montre, je pouvais la garder. Si si, il me l'offrait. À une seule condition, que j'obéisse en tous points à Isabelle, la thésarde qui supervisait les recherches en cours.



[...]

3.

Aujourd'hui trois femmes sont en prison pour avoir occupé un appartement vide du quartier des Halles et osé résister lors de (...) Le représentant de l'OPHLM, qui s'est permis de les insulter puis de gifler deux d'entre elles, se croyait sûrement (...) Il a fini à l'hôpital: fracture du crâne, un genou dans le plâtre et quatre côtes (...) Même si nous n'approuvons pas le choix de la violence, Annie, Rose et Cathy nous ont montré que, pour une fois, la peur pouvait changer de (...) Incarcérées au quartier des femmes de Fleury-Mérogis, elles ont été mises à l'isolement pour avoir refusé un prélèvement vaginal.

Ce tract, plié en huit sinon en seize au fin fond d'une poche revolver, puis délavé par mégarde à la

machine Arthur Martin avant de resurgir ce matin au beau milieu d'une des piles de journaux jaunissant sous le troisième bureau de mon père, date du début de l'hiver 1977, puisqu'il précède de peu le cambriolage aggravé de multiples déprédations sans mobile ni bénéfice apparent, cambriolage perpétré par mes soins mais en mon absence – autrement dit, sous l'influence directe de celui qui était alors en pleine possession de mes moyens –, dans l'annexe de l'Institut d'Éthologie Comparée qui servait d'appartement à mes géniteurs et de foyer d'accueil à toutes sortes de bestioles, moi y compris.

Au dos de la même feuille, tombée en lambeaux à force de la triturer recto verso et rendue presque illisible par le jeu hasardeux des pliures et des fautes de frappe, on arrive tout de même à reconstituer le puzzle incomplet d'une « LETTRE OUVERTE À TOUTES LES FEMMES. »

Vu la haine qu'ils ont érecté pour détruire notre espace libre, avec leur flics et leur bulldozer, c'est qu'ils ne supportaient pas que nous ayons osé nous donner à nous-mêmes (...) Au grand guignol de Bobigny, le juge va nous condamner pour « coups et blessures volontaires » sur un gros porc, alias le mec envoyé par la Mairie, et ça, c'est un acte qui valait la peine que (...)

Pour nous, l'essentiel ce n'est pas ce théâtre bidon où tout est prévu d'avance, c'est que nous sommes des million idem dans nos corps, nos têtes, nos trippes, depuis des (...) Face à la Justice des mâles en soutane, les bouches cousues vont l'ouvrir en grand, et aussi les enmurées vivantes, les femmes battues, les violées conjugales, les kadenas-sées domestiques, les (...) Nous sommes en état d'urgence, nous sommes toutes des prisonnières politiques, dehors comme ici à la Maison d'Arrêt des Femmes de (...) A vous de donner de la voix, les folles, les égéries, les sorcières, les pétroleuses, les amazônes, et que le tribunal de Bobigny soit dévasté, inondé, incendié par vos cris.

Annie, Rose et Cathy.

En me tendant ce tract, Isabelle avait fait mine de ne pas me reconnaître. Son visage s'était dérobé à mon regard insistant sans trahir ni surprise ni gêne ni froideur, ni aucune émotion manifeste ; et la militante avait passé son chemin, trop occupée à distribuer sa feuille ronéotée aux badauds qui se pressaient sur les trottoirs. Qu'est-ce que je faisais dans ces parages, au premier rang des piétons massés rue de Rivoli ? Je sortais du BHV où je venais de chaparder un 45 tours de David Bowie, glissé entre sous-pull et maillot de corps électrostatique de chez Damart, tandis que Phil,

la tête pensante de nos larcins d'après collègue, tentait le tout pour le tout : la fauche d'un vinyl grand format, le dernier album des Rolling Stones je crois. Contrairement à nos habitudes, nous avons emprunté des sorties de secours diamétralement opposées, non sans convenir d'un point de rendez-vous à l'extérieur, au pied de la tour Saint-Jacques.

Une demi-heure s'était écoulée et il manquait toujours à l'appel. Les vigiles avaient dû le coincer à mi-course et le fouiller avant interrogatoire dans un bureau du deuxième sous-sol. Par ouï-dire, nous n'ignorions rien des risques encourus. D'après nos aînés en ces matières, la sécurité du magasin n'appelait les flics qu'en cas de récidive. Privilège du filou de moins de seize ans, la première fois, on lui dressait une fiche d'identité, sans plus, mais qu'on ne l'y reprenne pas, sinon c'étaient le panier à salade et le coup de fil à domicile du commissaire en personne. Quant à l'attitude à adopter en cas de coup dur, la consigne tenait du bon sens : pas un mot, ni de regret ni de défi, juste une crise de larmes.

Le culte idolâtre que je vouais à Phil m'aveuglait peut-être, mais son retard ne m'inquiétait qu'à moitié. Il avait dû leur jouer un tel numéro archipathétique que la séance s'éternisait. En attendant, les coins de la pochette du disque plaqué sur mon ventre commençaient à m'irriter la peau à travers le tissu bleu élec-

trique. Et puis, il faisait si froid dehors que j'en avais la chair de poule. Bref, ça me démangeait de rentrer chez moi sans délai : n'avait-qu'à-pas-se-faire-pincer-comme-un-gros-nullard. Mais entre-temps, l'humeur ambiante avait changé du tout au tout. La circulation s'était clairsemée, presque tarie, et les piétons attroupés le long du macadam désert, sans que rien, sinon le suspense de la nuit tombante, n'explique cette pause dans la course poursuite des machines et des êtres. À mesure qu'elle déclinait, la lumière avait adouci les rumeurs de la ville, plongeant le carrefour et ses alentours dans un silence suspect.

Papa avait déjà évoqué devant moi des phénomènes similaires : le faux calme qui règne dans la savane avant la migration saisonnière de certains prédateurs, la paix intranquille qui précède les ouragans tropicaux en région forestière, la faune bouche bée aux abords d'un volcan sur le point de reprendre ses activités, la fixité mortelle des chiens d'arrêt s'apprêtant à fondre sur leur proie et toutes les eaux dormantes du pressentiment humain face à une catastrophe imminente. Ainsi du cri qui met souvent cinq secondes de trop à sortir du larynx.

Parmi les passants aux aguets, j'étais le plus petit du dernier rang, sondant avec perplexité ce microclimat crépusculaire à travers la forêt de jambes qui s'interposait entre moi et la chaussée. Ce devait être ça, l'œil

d'un cyclone, des milliers d'yeux entre chien et loup qui, ameutés ensemble, décrivaient l'arc de cercle d'un vaste siphon vidant l'artère de ses flux automobiles et d'autres complications ordinaires. Vingt-cinq ans ont passé, et une autre image s'impose à moi : plutôt que l'accalmie générale annonçant la tempête, on aurait dit un blanc à l'antenne quand un interviewé radio-phonique rejoint quatre ou cinq secondes durant ses pensées, un trou blanc sur fond noir, comme une tache aveugle révélant le négatif sonore du gouffre enténébré de la rue de Rivoli.

M'étant frayé un chemin jusqu'aux premières loges, j'allais enfin comprendre de quoi il retournait, assister à l'événement que préparait ce temps mort. Rien dans les parages immédiats, pourtant. J'avais beau me pencher en avant, tendre le cou et scruter encore : rien de rien, sauf peut-être, à une centaine de mètres sur la gauche, le début de quelque chose : une masse indistincte en déplacement. Encore quelques secondes et j'allais distinguer la tête d'un cortège, sa première ligne qui arborait, maintenu à hauteur de bustes, un drap – soit mauve soit violet, je ne sais plus –, frappé de ces seize lettres majuscules : REPRENONS LA VILLE. Pas un sifflet, un refrain, ni même un slogan assourdi ne s'échappaient de la foule en marche, hérissée ici et là de bougies ou de bâtons-torches, mais d'aucune bannière écarlate, ce drapeau rouge qui, à cette époque,

donnait un teint vif mais monotone aux manifestations. Celle-là n'en finissait pas de se taire maintenant qu'elle s'étirait du pied de la tour Saint-Jacques à la façade lumineuse du BHV.

Parmi les banderoles surplombant la multitude muette, j'avais repéré au passage : MÉTRO-BOULOT-DODO et puis MEC-MAC, DES CLAQUES et encore VIOL DE NUIT, TERRE DES HOMMES et aussi À BAS LE MARCHÉ COMMUN DU CUL... mais c'est en croisant le regard d'Isabelle, liasse de tracts en main, qu'un détail, passé inaperçu jusque-là malgré l'évidence, avait commencé à m'intriguer. À ce qu'il semblait, ne défilaient ici que des femmes qui, soudées dans un silence de grande densité, reconstituaient dans la rue le bloc dudit « sexe opposé ».

Pour un collégien, la non-mixité n'avait alors rien d'exotique. Je croupissais dedans depuis l'école primaire, l'alphabétisation des garçons ayant fait disparaître les filles de leur horizon, et vice versa. L'entrée en sixième n'y avait pas changé grand-chose, nous demeurions entre petits mâles, parqués dans la cour de récréation. L'année suivante, une réforme allait modifier ma conception infantile du développement séparé des deux sexes que mon père, à la sortie du premier conseil de classe de cinquième, avait qualifié en public « d'apartheid génital », sans que je saisisse

pourquoi ce gros mot avait provoqué tant de remue-ménage parmi les parents d'élèves.

Cette réforme touchait à nos cours de sciences naturelles qui, depuis le début de l'année, portaient sur la reproduction en milieu végétal. Parmi les mystères de la botanique, notre professeur s'était promis, malgré les contraintes du programme, de réserver un trimestre à sa marotte, la mycologie, soit l'étude du champignon sous toutes ses coutures. Proche de la retraite et voûté d'autant, il avait la pompe soporifique de celui qui s'est trop longtemps écouté ressasser, le calembour aussi facile qu'éculé et l'odieuse manie de balancer son trousseau de clés à la face du moindre bavard récalcitrant. Il n'empêche, parmi les cours magistraux de cette année-là, le sien doit être le seul dont le souvenir m'est encore vivace. Des semaines durant, nous avons visionné des dizaines de champignons sur diapositives, puis disséqué certains de la tête au pied avant d'apprendre à discerner tel comestible de son faux ami vénéneux, et cette leçon n'a jamais cessé depuis de porter ses fruits.

Encore aujourd'hui, je saurais distinguer le bolet comestible de celui dit Satan, le cèpe appétissant du lactaire visqueux, l'anodin champignon de Paris du laxatif hypholome, la délictueuse girolle de la fatale volvaire. Ni les mathématiques modernes, ni la grammaire moderne, ni la gymnastique moderne n'avaient

offert à ma rêverie intérieure un champ d'action aussi bucolique et criminel. C'était un peu comme si le professeur, derrière son bureau, nous avait détaillé le mode d'emploi d'un fusil à pompe, sauf qu'il s'agissait en l'espèce d'une arme à feu gastrique. Et puisque, dans la nature, chaque espèce semblait avoir son cousin homicide ou sa jumelle assassine, je me dépêchais d'étendre cette proposition au-delà du genre végétal. Cela devait concerner non seulement les animaux, mais aussi les bêtes humaines, ainsi que ces espèces vivantes qui leur sortaient de la bouche : les mots. D'où l'insolence qu'on me reprochait sans cesse et qui consistait, tout bonnement, à employer le vocabulaire selon cette double nature originelle. Chaque mot pouvant être soit digeste et goûteux, soit bilieux et mortel, selon l'art et la manière de le saliver avec onctuosité ou de le planter là, tout seul, comme une tête tranchée au bout d'une pique.

Les lois comparées du jardinage et de la rhétorique m'avaient déjà mis en révolution. Mais derrière ce culte abusif du champignon, censé empoisonner la vie des cons au sens large, se cachaient d'autres rapprochements à caractère sexuel. Y'a-t-il symbole plus ambigu que cette plante dont le pied semble une queue et le chapeau une coupelle vaginale ? Les deux soudés ensemble n'épousent-ils pas la forme d'un coït ininterrompu, sinon l'idée fixe d'une fusion herma-

phrodite ? Ce ne sont là, sans doute, qu'élucubrations rétrospectives, mais n'oublions pas que j'étais dès cette époque un lecteur assidu du tome III des *Œuvres complètes* de Freud dont mon père avait remarqué la disparition, mais sans pousser plus loin ses recherches, ni se douter que ma boulimie précoce d'ouvrages savants finirait un jour par dépareiller de fond en comble les rayonnages de sa bibliothèque.

Suite à un décret ministériel, les conférences hebdomadaires de botanique avaient été remplacées par un cours d'éducation sexuelle. Notre docteur ès sciences naturelles, quoique d'âge mûr, presque blet, semblait pourtant novice. Quant aux élèves, ils allaient servir de cobayes à cette première « activité d'éveil ». Qui n'a jamais vu les organes de reproduction d'une demoiselle et d'un garçonnet en coupes longitudinales, leur sexe respectif tranché en deux et agrandi de près de huit cent pour cent sur un panonceau plastifié, ne peut comprendre ce qu'est l'obscénité laïque et obligatoire, la duplicité de son moralisme faisant passer nos zizis pour des natures mortes indigestes et la partie adverse pour quelque champignon vénéneux. Bien sûr, ce parallèle aurait pu effleurer notre inconscient rétinien et en rester là, si le monsieur décrépît qui nous servait d'initiateur – et de contre-exemple grassement incarné – n'avait dévoilé au passage le rapport secret unissant ce bref aperçu d'anatomie génitale

et son cours précédent, rapport contenu, entretenu, puis mis à nu par la mycose elle-même.

Faute d'expérience en ces matières, le prof de biologie s'était contenté de suivre à la lettre les consignes rectorales, bref de s'en tenir au matériel envoyé par sa hiérarchie. Et puisqu'on lui fournissait un argumentaire audiovisuel, il n'y avait aucune raison de s'en priver. Les séances de cinéma n'offrent-elles pas à l'enseignant les moyens d'une transmission alternative des connaissances et aux élèves plongés dans le noir une rare occasion d'anonymat défouloire ? Sauf que ce documentaire-là, conçu pour des publics à risque vénérien, manquait d'à-propos. Il allait nous transmettre, gros plans à l'appui, un siècle de hantises épidémiologiques, suivies d'un abrégé de prévention sanitaire. Quant à l'amour physique, nous avons le choix entre certaines maladies honteuses et la terreur d'avoir vu en vrai l'objet dégénéré de notre honte.

Je ne suis pas près d'oublier cette série d'images arrêtées sur un écran de fortune : verges hors de proportion gagnées par d'infectes bubons, vulves parsemées d'abcès purulents, selon l'alternance mixte de clichés en noir et blanc, bites et cons – puisqu'il me fallait bien appeler ces machins-trucs-choses par leurs petits noms –, couvertes de champignons et autres lichens d'entrechusses qui proliféraient en lieu et place des organes mâle et femelle jusqu'à les rendre sembla-

blement informes. Ces planches de botanique humaine ne nous épargneraient donc aucune de ces espèces de moisissures qui font la grande famille des MST. Mes camarades de classe s'époumonaient déjà dans l'obscurité, morts de rire – et inversement, puisque, comme je l'avais lu quelque part, chaque épisode d'un cauchemar, éveillé ou non, tend aussi à sublimer joyeusement son contraire. Et nul ne peut nier, qu'en empoignant un crâne d'une main ferme, comme pour trinquer entre convives de bonne compagnie, la mâchoire proéminente du mort en vis-à-vis semble soudain fendue d'un sourire qui n'a d'égal que votre effroi.

Sans trahir son vœu de silence, la procession féminine était arrivée place du Châtelet. Emboîtant le pas des retardataires, en queue de cortège, je comptais sur la tignasse qui m'arrivait aux épaules pour faire illusion. D'ordinaire, mon côté blondinet hirsute ne me valait que sarcasmes, insinuations et la kyrielle de sobriquets douteux qui vont avec : Pollux, Babapoux, Pétrolâne, Néfertitif, Clarence, Boucle d'or, Dave et même, le pire du lot, Zigounénette. Mais ici, en cette assemblée très spéciale, mon allure équivoque allait enfin servir à quelque chose, m'aider à passer inaperçu.

Avouons que j'étais plutôt réussi dans le genre fille qui se prend pour un garçon manqué. Bien que

prédisposé à pisser debout, sitôt mon froc relevé, je retombais dans l'ambiguïté, soit mâloiselle, soit damoiseau. Je crois même que certains vieux messieurs avaient eu un faible pour ce sexe qui de loin ne se prononçait pas, indécis jusqu'aux premiers attouchements, dans la promiscuité improvisée du confessionnal de l'église qui jouxtait mon école élémentaire, avec sainte Rita pour seule témoin. Mais ce vague souvenir ne recelant ni accès de violence ni déplaisir de ma part ni faits divers à conjuguer à la première, deuxième ou troisième personne, je ne vois rien à y ajouter.

La manif semblait sur le point de se disloquer sans que je sois parvenu à remettre la main sur Isabelle. Elle s'était fondue dans la masse compacte de ses pareilles, et maintenant que les rangs se clairsemaient, la foule tardait à me la rendre, comme si cette marche funèbre avait fini par l'enterrer vivante, puisqu'il s'agissait bien de cela, un deuil collectif à propos des femmes en général et d'aucune en particulier, sauf que moi je revendiquais ma part de ce martyr depuis qu'Isabelle s'était soustraite à ma vue. Parcourant la multitude à contre-courant, j'étais l'efféminé clandestin venu draguer en eaux troubles une autre moitié de lui-même.

Et pourtant, elle était bien là, à deux mètres de moi, hissée sur les épaules d'une costarde en blouson de

cuir clouté. Isabelle dominait son monde de plusieurs têtes et scrutait je ne sais quoi à l'horizon, l'agencement du dispositif policier sans doute. D'un pouce levé vers le ciel, elle venait de signifier à l'aréopage demeuré alentour que la voie était libre, du moins est-ce ainsi que j'interprète a posteriori son rôle, vigie et tête de proue d'une épopée corsaire où j'allais, selon les mœurs traîtresses du pavillon noir, m'enrôler avec insouciance comme renégat ou faux-cul, selon les deux versions plausibles de la même histoire.

— Violées, sifflées, tripotées... y'en a assez!

D'abord scandé d'une voix frêle, le slogan avait gagné toute l'assemblée. Trop longtemps retenu au fond des gorges, le cri unanime coagulait une énergie nouvelle, passée du recueillement funèbre au piétinement fébrile, puis à une première mise en jambe désordonnée avant que les deux ou trois cents femmes ici présentes n'entament une course folle vers le boulevard Sébastopol. J'avais suivi les sprinteuses de tête, sans parvenir à rejoindre Isabelle dans la cohue.

Cent mètres encore au pas de charge, et la cohorte faisait halte à proximité d'un cinéma. À peine avais-je eu le temps de parcourir des yeux les films à l'affiche — *Bonnes qu'à ça couplé* avec *Pour ma chatte faut pas de mou*, si je ne confonds pas avec d'autres titres inventoriés sur la dernière page de mon Carnet de

correspondance, cette année-là : *Bouches à slip*, *Déflore-moi*, *69 chances (sur Sandra)*, *Auto-stripeuses en folie*, *Emmanuelle II*, *Pines up suédoises*, *Saintes qui touchent*, *Chauds les teutons*, *Con cul pisse*, etc. Mais la devanture, le hall et la caisse avaient déjà fait peau neuve, peinturlurés en long, en large et surtout de travers :

NOUBA SI, PORC NO

CE QU'UN MEC FAIT, AUCUNE BÊTE NE LE FERAIT

DUR OU MOL, RAS-LE-VIOL

CHANGEONS DE CHROMO-Z-HOMMES

QUI VIOLE UN ŒUF BRANLE UN BŒUF

CERTAINS REGARDS PORTENT UN X AU PLURIEL

Autant le dire tout de suite, je me reporte ici à la liste presque complète des graffiti que, dès le lendemain, j'avais dressée sur une feuille quadrillée sortie de mon classeur de mathématiques. Pour preuve, l'équation à plusieurs inconnues figurant au dos de la page, rangée et jamais relue depuis que je l'avais roulée comme un parchemin et glissée dans la cachette de mon bureau. Sans ce relevé, où chaque bombage retranscrit est minutieusement localisé dans la marge, il y a fort à parier que la mémoire de cette émeute non-mixte ne me serait pas revenue à l'esprit. Les bousculades, bris de vitrines, pillages, début d'incendie

qui allaient s'en suivre m'ont évidemment marqué, mais c'était peu de choses, confronté à ma première expérience physique d'une insurrection verbale.

Tous ces mots majuscules, se moquant d'eux-mêmes pour mieux prendre au sérieux une colère à laquelle, sans en comprendre toutes les subtilités, j'adhérais épidermiquement comme on dit du motif d'un Malabar qui, humecté d'un peu de salive, vous colle à la peau quelques heures durant. Le moindre slogan barbouillé par ces furies décalcomanias me faisait l'effet d'un tatouage intime. Elles avaient sûrement d'autres idées en tête, mais pour moi, c'était le frisson d'une nouveauté radicale : vider le trop-plein de sa tête directement sur les murs. Afficher ses pensées sur la voie publique, sans passer par la queue leu leu des petits caractères d'imprimerie qui, à force de respecter l'ordre des lignes, des paragraphes, des chapitres, transforment la lecture en file d'attente disciplinaire, et n'importe quel livre en cursives de prison.

Quant aux tatouages et à la liberté d'expression qu'ils incarnaient alors à mes yeux, je tenais cette passion d'un volume de photographies carcérales où, au fil des pages et des corps marqués, j'avais cru reconnaître sur le torse des détenus certaines idées noires qui m'avaient déjà effleuré l'esprit. D'autres clichés, figeant telle ou telle cellule vide, m'avaient laissé deviner quelques obscénités dessinées au charbon de

bois ou l'arithmétique moisson des jours gravée dans le plâtre. Il se peut que le grain de la peau des prisonniers et la patine grise de leur mouvoir n'aient plus fait qu'un, après coup, et que ce recouvrement sensible explique la chair de poule qui me vient encore à la lecture du moindre lambeau de phrase évadé en plein air, sur la tôle ondulée d'une palissade, le rideau de fer d'un magasin ou la façade aveugle d'un immeuble.

La nuée vengeresse s'était engouffrée rue Quincampoix où chaque pan de mur portait maintenant la trace de leur passage et une multitude d'autographes improvisés : « les utérophones », « les veuves joyeuses », « les malgré eux », « les déménageuses », « les cocotes minutes », « les femmes-à-zone », « les lèse-mâles », « les bonnes à rien », « les non-alignées », « les allumeuses de réverbères », « les Marie-pas-France »... Une douzaine d'œufs frais en promotion, piochés à l'étalage de l'épicier mitoyen, venaient d'atterrir sur la devanture d'un cabaret érotique : « NUL INTÉGRAL ». Une seule lettre intercalée suffisait donc pour changer la face d'un monde. Moi aussi, ça me démangeait de faire pareil. Et plutôt que d'assister béatement à ce concours d'écriture sauvage, autant y mettre mon grain de sel. Déjà, je sondais mentalement l'astuce verbale imparable, le calembour désopilant, la rime riche et bientôt célèbre. Faute de quoi,

ne me venait à l'esprit qu'un vieux lot de blagues salaces, d'allusions touche-pipi et quelques contrepets malodorants qui, dans ce contexte, je m'en rendais bien compte, n'auraient pas été du meilleur effet.

À ce petit jeu, je souffrais pourtant d'un vrai handicap : depuis peu, ma distraction dominicale favorite consistait à faire le tour des cinémas X du quartier des Halles qui, d'une semaine sur l'autre, renouvelaient leur programmation, et à jouir de ces titres fantaisistes. Difficile donc de faire la part des choses et de piocher dans le répertoire adéquat pour mettre les rieuses de mon côté. Deux sortes de dérision, d'évidence incompatibles, se côtoyaient dans ma tête, sans que j'arrive à départager le mauvais goût de l'aigredoux, le dérisoire du fil de son rasoir. Collée sur le mur de parpaings d'un *Life Show* en faillite, une affiche allait me servir de banc d'essai : FERMETURE POUR TRAVLAUX. D'un seul trait au marqueur noir, celui qui traînait toujours dans ma poche revolver, j'étais passé de l'autre côté du miroir.

Rien ne m'empêchait plus désormais d'entonner à l'unisson : « Femmes battues, bouches cousues, c'est foutu ! » et de me laisser entraîner par la sarabande des « sorcières en colère ! » traversant en masse le Sébastopol pour bifurquer rue Saint-Denis.

Profitant des gravats d'un immeuble en cours de démolition, les plus entreprenantes s'étaient four-

nies en projectiles pour entamer la lapidation d'un sex shop. Impact après impact, la vitrine ne cessait de s'étoiler par-ci par-là jusqu'à l'instant magique où le firmament entier dévalerait en ciel de pacotilles à nos pieds. Les coups de talon d'une intrépide avaient fait choir les derniers éclats. Une fois le rideau de velours rouge lacéré, arraché, piétiné, ne restait plus qu'à envahir ce théâtre à claire-voie et le vider de ses illusions.

Les deux employés, qui s'étaient barricadés en toute hâte au premier étage, insultaient copieusement leurs assaillantes par la fenêtre entrebâillée – « espèce de mal baisées... sales connasses... grognasses... pétasses, gouinasses... on va toutes vous niquer ! » – tandis qu'au rez-de-chaussée, une conjuration de vandales faisait la chaîne, démenageant à tour de bras les marchandises qui s'amoncelaient déjà à hauteur d'homme, sur le trottoir : revues sous cellophane, forts volumes illustrés, fanfreluches à dentelles rouges ou noires, combinaisons de cuir, masques à fermeture éclair, lubrifiants en tube, flacons de liqueurs aphrodisiaques, paires de menottes, martinets, fouets, ceinturons et d'autres os à ronger en forme de pénis, selon la litote officielle ânonnée par le professeur de biologie.

Pour couronner le tout, une ribambelle de boîtes en carton, vite éventrées, et de l'intérieur desquelles ces

insurgées d'un soir allaient sortir d'informes silhouettes pneumatiques. Dès lors, on se mit en quête d'une valve où souffler. Vingt ou trente poupées grossissaient en même temps sous mes yeux, bras et jambes s'écartant sous l'effet de l'air comprimé. Les ravageuses, comme rattrapées par d'anciens enfantillages, s'époumonaient à gonfler encore et encore ces baudruches dénudées. Quelques pas de danse esquissés sur le macadam, chacune avec sa partenaire siamoise, valsant sur un air de guinguette repris en chœur par l'assemblée – « padam... padam... padam... » – moi y compris, à ceci près que, troublé par ce bal postiche, je m'évertuais à entendre « Paname » et à corriger mentalement, puis à voix haute leur refrain que, décidément, elles écorchaient exprès.

En l'occurrence, j'avais tort de leur imputer sur ce point de détail une prétendue faute de goût, mais il fallait bien me différencier d'une manière ou d'une autre maintenant que j'étais devenu(e) l'une d'elles : flibustière unisexe, écumeuse au long cours, brigande d'entre-deux-eaux.

Une compagnie de CRS, surgie du coin de la rue de la Grande-Truanderie avant de se remettre en ordre de bataille – trois ou quatre cordons compacts –, nous toisait de loin. Un certain flottement dans les rangs annonçait une charge imminente. La confusion qui

s'en suivit n'allait d'ailleurs pas m'épargner, puisque, à partir de ce moment, je n'arrive plus à dérouler mes souvenirs autrement qu'en pointillé. Je vois la main d'une pétroleuse approcher son briquet du monceau de babioles issues du sex shop dévasté. J'entends le grondement du brasier, vite couvert par un nouvel hymne carnavalesque : « Chaud, chaud, chaud ! Ras le bol des lapins chauds ! » Je vois des mannequins couleur chair exploser puis fondre dans l'autodafé. Je me vois ramasser des trucs par terre et, alors que je les glisse sous mon anorak, je sens qu'on me ceinture par derrière, qu'on me fait tomber à la renverse et que les coups se mettent à pleuvoir. J'imagine que ce sont des flics, mais non.

— Lâche ça, p'tit mec !

— Dégage, t'as rien à foutre là.

— Si ça t'excite, t'as qu'à te les payer.

Je crois reconnaître deux manifestantes, foulards remontés jusqu'aux yeux, qui s'acharnent sur moi. J'essaye de me débattre par terre. Je vais pour me relever, c'est pire. Je ne sais plus quoi faire, alors je crie « Isabelle ! » plusieurs fois dans le vide. Je me demande si c'est mon destin d'être lynché comme un nègre aux Amériques ou pogromisé comme un Juif en Ukraine ou brûlé comme une rebouteuse satanique sur un bûcher de France ou de Navarre. Je me martyrise l'esprit en grandes pompes, donc, en attendant que ma

mort annoncée survienne. Je m'enfièvre à force de faire miroiter au grand air tous ces précédents historiques. Je suis le traître qui, ayant pris fait et cause pour ses ennemies, n'a plus personne à qui se vouer, aucun saint même rétif, réfractaire ou rebelle, puisque les insoumises qui font cercle autour de moi voudraient me soumettre à leur tour aux lois héréditaires qu'elles m'avaient, une heure plus tôt, permis(e) d'outrepasser. Mais est-il vraiment sérieux de brosser plus avant cet autoportrait en femme battue ? À force de me théoriser en direct, le dédale de ces raisonnements avait convergé dans un étroit tunnel dont mon corps inerte obstruait l'issue.

— Arrêtez ! C'est qu'un gamin, vous êtes dingues ou quoi ?

— Et alors ? L'avait qu'à pas se servir dans le tas...

— Laisse-le, je te dis que c'est mon p'tit frère.

Isabelle me prêtait les battements de son cœur en attendant que je reprenne connaissance.

Père et mère m'attendaient sur le palier, bras croisés, visages claquemurés et gros yeux en embuscade. Que répondre à ce jury congénital qui, préméditant mon acte d'accusation depuis deux heures, m'avait déjà condamné par contumace.

— C'est à cette heure-là que... ?

— Montre voir tes mains !

— Alors... on peut savoir où... ?

— Et ton pantalon... Mais tu pisses le sang ? !

Je m'étais sans doute coupé par inadvertance en faisant la navette à travers la devanture éventrée du sex shop. Ou peut-être devais-je ces écorchures aux émeutières qui m'avaient pris à partie, sinon à l'uppercut au foie du flic en civil qui m'avait atteint en pleine course, alors que je me remettais à peine des mirages sentimentaux d'un premier évanouissement, mais dans la panique, je ne m'étais aperçu de rien. Sauf qu'à présent, ça me picotait au niveau de la ceinture et je ne pouvais nier l'évidence : la tache, que ma mère montrait du doigt, s'étalant de part et d'autre de la braguette, commençait à goutter rouge sur le paillason. J'étais bon pour une désinfection à l'alcool à 90° dans la salle de bains.

Inutile de résister, même si, en me déshabillant, je risquais de mettre à nu certains secrets gênants. Et d'abord ce 45 tours de David Bowie qui, brisé net, lors des événements, avait transpercé la pochette avant de me lacérer salement le bas du ventre. C'était donc ça, l'arme du crime, ces croissants de vinyle dont coûte que coûte je devais taire la provenance. Une fois passé à l'antiseptique, savonné, rincé, essuyé et emmaillotté d'une serviette de bain, restait à m'expliquer.

Jusque-là, je n'avais eu qu'à pleurnicher sur mon sort, sursauter de douleur et retourner leur pitié

contondante dans la plaie. Mais mon silence devenait suspect, surtout que maman, pressée d'entasser mes fringues sanguinolentes dans le tambour de la machine Arthur Martin, poursuivait, sans penser à mal, la fouille méthodique de mes poches et s'apprêtait à tomber dans celle intérieure de mon anorak sur une pièce à conviction qui ne ferait qu'aggraver mon cas. D'instinct, j'avais anticipé la manœuvre en lui arrachant la chose des mains.

— Enfin, qu'est-ce que tu fais avec ça ?

— J'sais pas.

— Comment ça, tu sais pas ?

— Je l'ai trouvé par terre...

— Mais où ça ?

— Par terre... j'ai rien fait moi... ça traînait, c'est pas de ma faute... d'accord, peut-être que j'aurais pas dû le ramasser, mais c'est tout.

Je sentais qu'ils hésitaient à me punir vraiment, comme si l'espèce de nerf de bœuf que je brandissais en m'excusant leur inspirait une stupeur mêlée d'embarras. Ce gadget en plastique, tenu serré dans mon poing droit – un godemachin-truc-chouette, d'après la causerie byzantine qui occuperait le petit-déjeuner du lendemain –, y'avait pas besoin de me faire un dessin, comme à l'école, je me doutais bien que c'était un jouet pour adulte et, tant qu'à jouer du trouble qu'ils manifestaient, autant leur offrir tout de suite, mais

dans les formes, comme si c'était prévu de longue date.

— Faites pas cette tête, c'était une surprise. Je voulais vous dire merci pour... enfin parce que... c'est grâce à vous que je suis né. Voilà, c'est pour ça... C'est cadeau.

Du coup, c'est eux qui cherchaient leurs mots maintenant que je leur tendais le zob postiche. Je les sentais à la fois perplexes, fébriles et estomaqués, s'interrogeant l'un l'autre du regard tout en évitant de croiser le mien. La remise de ce trophée les mettait visiblement mal à l'aise. Comme quoi, il est souvent plus simple de penser à offrir que de savoir recevoir, ma grand-mère me l'avait assez répété jusque sur son lit de mort. Rien ne se passait plus, sauf le cérémonial du silence. Autant profiter de l'aubaine et m'éclipser sur le champ, non sans leur avoir laissé mon présent, bien en évidence sur le lavabo, à côté du verre à dents.

— Bon, je vous laisse... J'ai pas faim... Et puis je préfère me coucher tôt... Demain paraît qu'y a interro-surprise en histoire-géo.

[...]

[. . .]

Il y a déjà cinq semaines que ce cadenas rudimentaire a rendu l'âme et que la malle a fini par céder et me délivrer du même coup. Difficile de reprendre ensuite le cours de son existence sans l'achever une première fois dans un livre. On y lira, on y a déjà lu, la plupart de mes errements en direct, ou presque. Rien n'est ici feint qui ne l'ait été auparavant et à mon insu. En me rendant au chevet de mon père, il y a plus d'un mois, je ne cherchais, alerté par l'aggravation de son état, qu'à lui porter secours et non à exhumer quoi que ce soit me concernant. Depuis quelques années – cela remonte aux obsèques de maman –, j'ai mis ce qui me restait de famille à distance. Et j'ai

machinalement dénoué bien des liens entre lui et moi, sauf un dernier fil, celui du téléphone.

Il m'en a pourtant coûté de converser avec mon père par ce seul canal, une récente trachéotomie ayant tari à la source son éloquence paysanne, spirituelle et polémique pour céder la parole, dans l'écouteur, aux accents métalliques d'une boîte vocale. Les théories les plus folles, qu'il avait toujours eu l'art de mettre en parallèle, devaient ainsi finir par converger à ses dépens, d'un même ton monocorde. Et l'artifice oratoire qui unifie désormais ses propos n'a pas fini de me hanter. On dirait un message préenregistré sur une bande magnétique qui repasserait en boucle. *Autoreverse*, comme il est précisé sur certains lecteurs de cassettes.

Papa ne s'écoute même plus parler, il émet des ondes qui entrent en résonance avec l'air du temps. La plupart des mots que j'ai vus sortir de sa bouche depuis l'enfance, je les retrouve en circulation partout, comme si le monde lui était soudain devenu contemporain. Et maintenant que ses concepts les plus précieux entrent dans les mœurs et les mentalités, je me sens comme trahi de l'intérieur. Car elles ont vaincu ces sciences trop humaines, elles ont fini par faire leur trou dans l'époque, tandis qu'on rebouchait celui des Halles. Désormais, il suffit d'ouvrir le poste pour entendre vulgariser cette terminologie que je croyais réservée aux singes du zoo de Vincennes : motivation,

évaluation, optimisation, stimulation, participation, formation, autofiction, valorisation, implication, précaution, discrimination, réinsertion...

Oui, elles ont vaincu ces sciences soit radio soit télé-géniques qui préfigurent la République des Savants. En fouriériste éclairé, mon père y songeait depuis des lustres, mais l'expérience en cours a outrepassé les bornes de sa pensée. Vulgarisation aidant, nous voilà rendus au terme de ce techno-humanisme : tous cobayes d'un certain vocabulaire. Déjà, le Cercle des Consultants Cooptés se gargarise et louvoie entre contre-emploi et employabilité, stress sous-productif et psychodrame concurrentiel, élevage post-fordiste et sur-effectif citoyen, protocole bio-ethnique et apocalypse contractuelle... C'est ainsi, je les connais par cœur ces déontologues immunocompétents qui prennent chaque animal, ou son clone, à témoin pour antidater nos bons droits et causer du mauvais effet de l'incivilité ou de l'assistanat, préférant toujours l'abus des biens hérités au mal acquis social... j'en passe et des plus doctes, altruistes, visionnaires ou sirupeux qui, méthodologiquement parlant, voudraient justifier pour dix siècles à venir notre bienheureuse servitude par voie moins orale que subliminale...

Il y a trop d'emphase en moi dès que j'aborde ce sujet, une arrogance colérique qui se cultive et se nourrit d'elle-même – selon la logique autosuffisante

de l'agriculture vivrière – mais je n'en démordrai pas. Tant pis, j'insiste, j'enfonçe le clou et je m'enferme au risque de prétendre à l'extralucidité des uns – foutus experts ès tout – qui présuppose l'aveuglement contrôlé des autres – sous-moins-que-rien.

Minute, j'en ai presque fini avec l'utopie positiviste de mon père, autrement dit la chambre d'écho qui a fini par résorber son cancer de la gorge. Depuis le début de ce livre, j'ai pris date. J'ajoute que cette digression constitue, en substance, la dernière partie de mon mémoire de Maîtrise, encore inachevé à ce jour. Concevez aussi que ce dont je viens de vous entretenir me fasse penser au long sommeil programmé dont j'ai vécu les phases les plus paradoxales entre zéro et dix ans, âge de raison arbitraire où j'ai commencé à papillonner de mes propres ailes, non sans m'être d'abord bouché les oreilles avec les boules Quiès dérobées dans la table de nuit de papa.

Sur l'étiquette collée à même le protège-cahier d'un rouge granuleux : *Cahier de punitions, Cours Élémentaire 1^{re} année, Madame Andrée B****. Inutile de faire l'étonné. On ne s'est pas privé de souligner qu'on avait dû me changer d'école primaire et user d'un passe-droit pour que j'atterrisse dans la classe de ma grand-mère, institutrice en fin de carrière qui, dès l'année suivante, prendrait sa retraite. Cet incident de

parcours tenait, paraît-il, à des troubles comportementaux. Bref, c'était tout de ma faute. J'en sais à peine plus : disons que je prenais un plaisir non-dissimulé à mordre l'avant-bras de mes camarades de récréation, à les griffer au visage, leur arracher les cheveux par poignées et autres chicaneries du même type qui nécessitaient une mutation d'urgence dans un service spécialisé, selon les vœux de la directrice de l'établissement, lassée de gronder sans succès ce « *pêtit pervers récidiviste* », expression malheureuse qui me sera souvent répétée sur le mode comique quelques années après, mais dont mon père avait lavé l'affront sur le champ en giflant cette « *pédophobique* » – néologisme assez marquant pour m'être resté en mémoire, même s'il ne s'agit là que de propos rapportés sur le tard, dont j'avais sans doute anticipé la menace, dès février 1977, lors de ma première crise d'adolescence.

patineur	chapelier	manœuvre	ressortier
ébéniste	patineur	chapelier	manœuvre
tailleur	ébéniste	patineur	chapelier
vernisser	tailleur	ébéniste	patineur
tapissier	vernisser	tailleur	ébéniste
cartonnière	tapissier	vernisser	tailleur
en chômage	cartonnière	tapissier	vernisser
fourreur	en chômage	cartonnière	tapissier
ressortier	fourreur	en chômage	cartonnière
manœuvre	ressortier	fourreur	en chômage

Parmi ces lignes d'écriture, les mêmes professions en miroir, recopiées sans déborder, mordre ou baver ni en deçà ni au-delà des traits bleu pâle qui délimitaient sur chaque page une quinzaine d'horizons trop étroits, écrasés les uns sur les autres, mais contraignant le regard à balayer latéralement le paysage dans ses moindres détails : un pont enjambant une rivière (**m**), une tête d'oie chapeautant un long cou (**q**), un derrière de porc surmonté du fameux tire-bouchon (**o**)... et toute la cohorte des animaux de la ferme qui, selon les méthodes antédiluviennes de grand-mère, devaient rappeler, comme par magie, les vingt-six figurines familières de l'alphabet. Moi qui pensais avoir perdu de vue toute sensation issue de l'enfance, voilà qu'elle me revient en ombres chinoises. Mais pourquoi ces mots-là, alignés à l'identique sur presque la moitié d'un cahier ?

Et ça n'en finit plus, recto verso, de se répéter, de se mettre en rangs, d'obliger chaque lettre à se coller contre la suivante et ainsi de suite. À présent, je comprends mieux d'où vient mon dégoût maladif pour l'écriture manuscrite. J'en ai trop attaché des mots qui me demeuraient étrangers et enchaînés au fil de la plume, pour racheter ma mauvaise conduite, comme ces colonnes de bagnards – leurs silhouettes

noires d'encre, reprofilées à contre-jour – embarquant pour l'île du Diable ou du Salut, à Cayenne. J'ai en tête une image très précise de ces forçats en par-tance, et au fond du tiroir à coulisses de mon ancien bureau une photo découpée au cutter dans un manuel d'Histoire.

Odette F.	(parents hongrois)
Suzanna J.	(polonaise, mère décédée)
Denise B.	(grand-parents russes)
Rachel K.	(naturalisée française)
Ida G.	(parents russes)
Brucha J.	(parents polonais)
Blanchette K.	(mère polonaise)
Marcelle A.	(parents polonais)
Esther S.	(naturalisée française)
Anna Z.	(parents yougoslaves)
Alice M.	(parents roumains)
Sarah S.	(polonaise, père malade)

Dans la seconde moitié du *Cahier de punitions*, même refrain, mais avec d'autres paroles – si l'on ose parler ainsi du pensum censé me convertir aux règles et lois d'exception de la calligraphie française. L'énumération s'y étirait sur presque soixante pages et s'appliquait à décliner les mêmes prénoms d'après le modèle surligné au bic rouge par ma préceptrice et grand-mère. À en feuilleter la monotone litanie, qui douterait encore de mon excellence en la matière ?

On y décèlerait même, a posteriori, une évidente vocation de gratte-papier, plumitif ès duplicata et autre récépisseur de copies conformes. On irait jusqu'à me promettre rétroactivement une carrière fulgurante de scribe administratif, à moins que, pour mieux épouser les traits de ma future personnalité en trompe-l'œil, on me fasse miroiter un destin de faussaire émérite, endossant le profil d'un quelconque employé municipal pour établir, gracieusement ou contre argent comptant, selon les cas, de fausses fiches d'état civil...

Par la suite, je n'en ai pas moins écopé d'un zéro magistral à chaque dictée et souffert de ces malformations scripturales infantiles du collège au lycée, sans parler des lacunes orthographiques qui expliquent en partie les retards pris dans mon cursus universitaire et m'empêchent aujourd'hui d'oser écrire quoi que ce soit à la main, même un « à très bientôt » au dos d'une simple carte postale, sous peine de passer pour un gaucher très contrarié sinon un fils de migrant illettré, rétif au soutien scolaire.

Ces douze prénoms, retranscrits sans faute ni rature sur l'endroit puis l'envers d'une trentaine de feuilles maintenues ensemble par un fil de coton blanc, je viens d'en découvrir la liste, pourtant je les connais déjà, de réputation. Ils ne drainent pas d'anecdotes intimes dans leur sillage et ne me rappelleront jamais telle ou telle physionomie familière. Pris un à un, ils

ne m'évoquent rien de particulier, mais rassemblés dans ce cahier, leur nombre exact n'en finit pas de me hanter. Ces douze identités déclinées – ainsi que leurs origines mises entre parenthèses – font partie de ma famille, sans qu'aucun lien de consanguinité ne puisse justifier la tristesse que je m'inflige en repensant si souvent à elles.

J'aurais beau relire à voix haute la mélopée sans fin de leurs prénoms, les êtres qui les ont portés ne réapparaîtront pas pour autant. Je devine beaucoup de ces jeunes filles par défaut, et rien de palpable dans ce qu'on a dû m'apprendre par cœur. Elles se sont archivées en creux, dans un recoin de conscience inoccupé. Et il aura fallu retrouver ce semblant de registre policier pour que leur absence resurgisse à mes côtés. Ou leur présence à mon insu, ce qui revient au même.

On aurait tort de confondre ces douze inconnues avec leur semblable – Muses inspirantes ou Saintes affabulées à mi-chemin de l'Histoire et de sa légende –, elles ont bel et bien existé. Et je les croise souvent, dans ces moments de silence où l'on se sent entouré par plusieurs siècles d'humanité révolue, non comme un bloc d'oubli qui se déroberait sous nos pieds, mais comme un ciel peuplé de millions de noms propres qui, lorsque nous détournons les yeux, retombent dans l'anonymat en une infime pluie de cendres.

Faute d'avoir croisé ne serait-ce qu'une fois Odette, Suzanna, Denise, Rachel, Ida, Brucha, Blanchette, Marcelle, Esther, Anna, Alice et Sarah, je ne saurais me le remémorer. Elles sont entrées par d'autres voies, posthumes, dans le passif de mon existence.

Je ne me souviens pas d'un mercredi libre, week-end sans parents et autre jour férié, passés devant le poste de télévision, au rez-de-chaussée du pavillon de grand-mère, à Joinville-le-Pont, sans qu'elle n'ait évoqué les vacances d'été 1942, le matin d'un certain 16 juillet, quand douze fillettes, à qui elle venait d'apprendre à lire, écrire et compter une année durant, furent raflées au saut du lit par des gardiens de la paix, tous français de souche.

Je ne me souviens pas d'une journée en noir et blanc chez grand-mère sans qu'elle n'ait psalmodié au moins douze fois les douze prénoms des douze gamines en partance pour Drancy – 12 petites Juives sur 33 élèves, presque 1 sur 3, bref le tiers d'une classe d'âge qui n'ira pas en Cours Élémentaire pour y jouer avec des allumettes et découvrir ainsi le mystère enfantin des fractions.

Je ne me souviens pas d'un seul après-midi chôme, avec l'écran de l'ORTF pour témoin, sans qu'elle n'ait fini par pleurer à force d'épeler ces inconnues, lettre par lettre, tandis que je devinais sur les lèvres du muet

Bernardo, ou sur ses doigts zébrant l'air d'un Z majuscule, les exploits équestres de Zorro, mon héros, avec sa cape et son grand chapeau, qui allait venger au fil de l'épée la veuve, l'orpheline et aussi faire taire au triple galop les lamentations de grand-mère.

Je ne me souviens pas... et pourtant, je viens de ce lointain-là, ne cesse d'y revenir pour parler d'un autre deuil qui me touche de près. Et d'un seul coup, chaque mot qui s'inscrit sur la page semble faire l'aller retour entre l'image que je garde de ma mère et ces douze vies convoyées à trépas. Pourquoi n'ai-je pas su le comprendre plus tôt? Parce que maman a retardé jusqu'à son dernier souffle l'heure de parler, comme si la mort seule pouvait lui arracher ce secret d'enfance.

Il en a fallu du temps pour me rendre à l'évidence et saisir que, comme Odette, Suzanna, Denise, Rachel, Ida, Brucha, Blanchette, Marcelle, Esther, Anna, Alice et Sarah, maman avait sept ans à peine le 16 juillet 1942 et qu'elle venait d'achever son CP à la même école primaire, au 4 de la rue des Vertus, que les douze jeunes filles prénommées Odette, Suzanna, Denise, Rachel, Ida, Brucha, Blanchette, Marcelle, Esther, Anna, Alice et Sarah. Mais avant que, par décrets de la République française, on n'entasse dans des wagons à bestiaux douze des petites camarades de maman – et parmi elles, une amie très chère, Rachel –, leur maî-

trresse – la mère de ma mère, donc – avait pris l'habitude de faire monter la classe entière dans le dernier wagon du métropolitain, celui-là aussi réservé aux Juifs.

Et je viens seulement de comprendre pourquoi maman a toujours préféré marcher... si long soit le trajet, si menaçant soit le ciel, si lourds soient ses paquets, si encombrées soient ses bronches, si alarmante soit sa fièvre, si imminent soit l'infarctus annoncé... se déplacer partout à pied plutôt que d'emprunter les transports en commun.

Quant à grand-mère, elle ne s'en est jamais remise. Des décennies de silence n'ont pas suffi à calmer la douleur avivée à chaque rentrée des classes par d'autres douzaines d'écolières... jusqu'au jour où elle dut asseoir son petit-fils à la place exacte qu'avait occupée sa fille, là, au tout premier rang, en face de son bureau et si près du tableau noir où, tutrice infatigable, elle arrondissait les angles de chaque voyelle, chassait parmi les consonnes le moindre faux-ami et raccrochait syllabe après syllabe tous les wagons ensemble – oui c'est bien l'expression qu'elle employait – pour dicter une phrase entière à ses petits chéris. « Raccrocher les wagons », immuable imagerie ferroviaire qui lui servait de moyen mnémotechnique depuis sa première nomination, en 1934, du temps où les instituteurs du sexe faible n'étaient payés par la République française qu'à demi traitement.

Mère-grand, comme j'aimais à te surnommer parfois, en gravant tel ou tel prénom sur ma table d'écolier, j'ai forcément remué, du matin au soir, le couteau dans la plaie. J'ai été l'involontaire pense-bête qui te rappelait des choses tues, qui exhumait l'innommable. J'ai été, si j'ose filer cette métaphore-là, le dernier wagon de ta fin de carrière, celui qui allait t'aiguiller à contresens, t'envoyer presque nulle part, dans le mur, cernée par des remords aussi injustes que vains, et du coup te buter contre toi-même, tête la première.

Mère-grand, en plus du veuvage qui t'avait foudroyée peu après ma naissance, tu as trop longtemps porté le deuil de la famille nombreuse – nombreuse mais décimée d'avance –, qui sans répit te nouait le bas d'un ventre ayant déjà enfanté ce témoin gênant qu'était devenue ta fille désespérément unique.

Et, mère-grand, tu as fini par te rendre folle au point de me donner à recopier, sans penser à mal je crois, les pages les plus noires de ton existence pour punition.

En héritage ou pas, il me reste de toi ce petit travers : à peine ai-je placé un premier mot sur la page que je ressens l'envie de sauter une ligne, puis de disposer le suivant juste dessous et ainsi de suite... comme si une pente naturelle me vouait à énumérer les êtres et les choses, les gestes et les lieux, plutôt qu'écrire.